

## PRÉFACE

### Voyage dans les profondeurs de l'enfance macabre avec Iván Repila

L'un de mes derniers périple littéraires *lezamiens* — du nom de l'écrivain cubain José Lezama Lima, autoproclamé « le pèlerin immobile », conscient qu'il valait mieux voyager par la littérature qu'à bord d'un mastodonte d'acier dont « à peine une mince pellicule nous sépare du néant » — a été la lecture du grand petit livre que je vous présente aujourd'hui : *Le Puits*, d'Iván Repila.

Sans connaître encore le travail de l'auteur, je suis entrée dans son œuvre, j'ai pénétré en lui et dans son monde comme on entre dans l'utérus maternel, pour déboucher dans un puits infini comme l'éternité, avançant en catimini mais convaincue dès la première ligne que l'aventure serait sensationnelle. Je peux d'ores et déjà l'affirmer : avec cette œuvre, Iván Repila a mérité l'éternité ; il a mérité sa place au panthéon des Jules Verne, Alain-Fournier et autres Antoine de Saint-Exupéry

Pardonnez-moi de ne pas résumer le roman et de le qualifier d'indispensable depuis le début de cette préface, mais inutile d'y aller par quatre chemins. Oui, *Le Puits* est à l'évidence un roman indispensable, et particulièrement par les temps qui courent, alors que beaucoup d'entre nous avons déjà annoncé la défaite de l'imagination contre la quotidienneté médiocre et étriquée.

Je vous dirai seulement qu'il s'agit de deux frères, le Grand et le Petit, et de leur incessante lutte pour survivre au fond d'un puits semblable à tous les puits : obscur, ténébreux, hostile... comme l'est parfois la vie elle-même.

Ces enfants ont une mission : veiller sur un sac de provisions destiné à leur mère. Une mère absente, à peine visible, une ombre épaisse cachée dans un bois perdu entre nuages et ténèbres. La mère, c'est également la terre, leurs échecs et leurs découvertes, mais aussi le monde, son agitation inerte, et puis l'abandon... comme la vengeance macabre et l'irréparable perte.

Il y avait longtemps que je ne m'étais pas trouvée face à un texte si séduisant et une telle écriture, à la fois lyrique et réaliste — peut-être parce que la réalité, envisagée depuis l'angle sincère et délicat du poète, parvient simplement à nous révéler la transparence artérielle de son essence, la vérité de la littérature, son pur mystère.

J'ai commencé à lire puis, parvenue à un certain point, je n'ai plus voulu continuer : pas question d'arriver à la fin, de me défaire de cette émotion s'emparant de moi à chaque phrase ; je ne désirais rien d'autre que rester là, au fond, coincée avec les deux frères, au cœur de leurs combats. Pour le Grand : sauver le Petit, et pour le Petit : exécuter la tâche imposée par le destin.

Enfoncée dans un grand fauteuil, à la lumière d'une fenêtre donnant sur le boulevard Bourdon — là où, animés par Gustave Flaubert au début de sa fable géniale, Bouvard et Pécuchet conversèrent sous une chaleur de trente-trois degrés —, il m'était alors devenu impossible d'abandonner les cent trente pages qui font ce roman, de me détacher de ces enfants et du dialogue instauré entre ma solitude de lectrice et celle de l'écrivain.

Aussi, je vous invite à embarquer à bord de ce grand roman pour l'un des plus beaux voyages que la bonne littérature m'ait permis de faire récemment. Je vous invite à descendre tout au fond, au centre de la terre, dans le noyau utérin, et à y partager les spasmes de l'enfance macabre pour ensuite pouvoir renaître.

Une fois sortis, au bord du puits, lisez et vengez-vous. Car au bout du compte, le voyage comme l'écriture sont — sans répéter tout ce qui a déjà été écrit par ailleurs — une délicieuse vengeance.

ZOÉ VALDÉS

*Le puits*, [Denoël](#), en 2014, puis [10/18](#) en 2016